

# Bonheur

Paul Verlaine



MAY 4 1962

✓  
PAUL VERLAINE

---

# BONHEUR

... Ego postquam te emi a parvulo ut semper tibi  
Apud me justa et clemens fuerit servitus  
Scis : feci ex servo ut esses libertus mihi  
Propterea quod serviebas liberaliter  
Quod habui summum pretium persolvi tibi.

(TÉRENCE).

---

Deuxième édition

---

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1896

Tous droits réservés.



# BONHEUR

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

(MÊME ÉDITEUR)

---

### VERS

Poèmes saturniens, 3 <sup>e</sup> édition.....	3 50
La bonne chanson, 2 <sup>e</sup> édition.....	3 "
Fêtes galantes, 4 <sup>e</sup> édition.....	3 "
Romances sans paroles, 3 <sup>e</sup> édition.....	3 "
Sagesse, 4 <sup>e</sup> édition.....	3 50
Amour, 2 <sup>e</sup> édition.....	3 50
Bonheur, 2 <sup>e</sup> édition.....	3 50
Parallèlement, 2 <sup>e</sup> édition.....	3 50
Chansons pour Elle.....	3 "
Liturgies intimes, 2 <sup>e</sup> édition.....	3 "
Odes en son honneur.....	3 "
Élégies.....	3 "
Dans les limbes.....	3 "
Dédicaces, 2 <sup>e</sup> édition.....	3 50

### *Sous presse.*

Histoires comme ça (prose).....	" "
Livre posthume. — <i>Invectives</i> (vers).....	" "

### PROSE

Les Poètes maudits.....	3 50
Louise Leclercq.....	3 50
Mémoires d'un veuf.....	3 50
Mes hôpitaux.....	3 "
Mes prisons.....	3 "
15 jours en Hollande, avec portrait.....	5 "
Confessions ( <i>épuisé</i> ).....	5 "
27 Biographies de poètes et de littérateurs publiées dans les <i>Hommes d'aujourd'hui</i> .....	2 70

### THÉÂTRE

Les uns et les autres, comédie en 1 acte, en vers.....	2 "
--	-----

---

PAUL VERLAINE. <i>L'homme et l'œuvre</i> , étude littéraire, par CHARLES MORICE, avec portrait.....	2 "
---	-----

Marie  
PAUL VERLAINE

---

# BONHEUR

... Ego postquam te omi a parvulo ut semper tibi  
Apud me justa et clemens fuerit servitus  
Scis : feci ex servo ut esses libertus mihi  
Propterea quod serviebas liberaliter  
Quod habui summum pretium persolvi tibi.

(TÉRENCE).

~~~~~  
DEUXIÈME ÉDITION  
~~~~~

PARIS  
LÉON VANIER, ÉDITEUR  
49, QUAI SAINT-MICHEL, 49

—  
1896

Tous droits réservés.





15  
2463  
.B6

## 1

L'incroyable, l'unique horreur de pardonner,  
Quand l'offense et le tort ont eu cette envergure,  
Est un royal effort qui peut faire figure  
Pour le souci de plaire et le soin d'étonner ;

L'orgueil, qu'il faut, se doit prévaloir sans scrupule  
Et s'endormir pur, fort des péchés expiés,  
Doux, le front dans les cieux reconquis, et les pieds  
Sur cette humanité toute honte et crapule.

---

Où, plutôt et surtout, gloire à Dieu qui voulut  
Au cœur qu'un rien émeut, tel sous des doigts un luth,  
Faire un peu de repos dans l'entier sacrifice.

Paix à ce cœur enfin de bonne volonté  
Qui ne veut battre plus que vers la Charité,  
Et que votre plaisir, ô Jésus, s'assouvisse.

## II

La vie est bien sévère  
A cet homme trop gai :  
Plus le vin dans le verre  
Pour le sang fatigué,

Plus l'huile dans la lampe  
Pour les yeux et la main,  
Plus l'envieux qui rampe  
Pour l'orgueil surhumain,

Plus l'épouse choisie  
Pour vivre et pour mourir,  
En qui l'on s'extasie  
Pour s'aider à souffrir,

Hélas ! et plus les femmes  
Pour le cœur et la chair,  
Plus la Foi, sel des âmes,  
Pour la peur de l'Enfer,

Et ni plus l'Espérance  
Pour le ciel mérité  
Par combien de souffrance !  
Rien. Si. La Charité,

Le pardon des offenses  
Comme un déchirement,  
L'abandon des vengeances  
Comme un délaissement,

Changer au mieux le pire,  
A la méchanceté  
Déployant son empire,  
Opposer la bonté,

---

Peser, se rendre compte,  
Faire la part de tous,  
Boire la bonne honte,  
Être toujours plus doux...

Quelque chaleur va luire  
Pour le cœur fatigué,  
La vie enfin sourire  
A cet homme trop gai.

Et puisque je pardonne,  
Mon Dieu, pardonnez-moi,  
Ornant l'âme enfin bonne  
D'espérance et de foi.

### III

Après la chose faite, après le coup porté,  
Après le joug très dur librement accepté,  
Et le fardeau, plus lourd que le ciel et la terre,  
Levé d'un dos vraiment et gaïment volontaire,  
Après la bonne haine et la chère rancœur,  
Le rêve de tenir, implacable vainqueur,  
Les ennemis du cœur et de l'âme et les autres ;  
De voir couler des pleurs plus affreux que les nôts  
De leurs yeux dont on est le Moïse au rocher  
Tout ce train mis en fuite, et courez le chien  
Alors on est content comme au sortir d'un  
On se retrouve net, clair, simple, on sent que crève  
Un abcès de sottise et d'erreur, et voici  
Que de l'éternité, symbole en raccourci  
Toute une plénitude afflue, alme et s'installe,  
L'être palpite entier dans la forme totale,

---

Et la chair est moins faible et l'esprit est moins prompt;  
Désormais, on le sait, on s'y tient, fleuriront  
Le lys du faire pur, celui du chaste dire,  
Et, si daigne Jésus, la rose du martyr.  
Alors on trouve, ô Dieu si lent à vous venger,  
Combien doux est le joug et le fardeau léger!

Charité, la plus forte entre toutes les Forces,  
Tu veux dire, saint piège aux célestes amorces,  
Les mains tendres du fort, de l'heureux et du grand  
Autour du sort plaintif du faible et du souffrant.  
Le regard franc du riche au pauvre exempt d'envie  
Ou jaloux, et ton nom encore signifie  
Quelle douceur choisie, et quel droit dévouement,  
Et ce tact virginal, et l'ange exactement!  
Mais l'ange est innocent, essence bienheureuse,  
Il n'a point à passer par notre vie affreuse  
Et toi, Vertu sans pair, presque Une, n'es-tu pas  
Humaine en même temps que divine, ici-bas?  
Aussi la conscience a dû, pour des fins sûres,  
Surtout sentir en toi le pardon des injures.

Par toi nous devenons semblables à Jésus  
Portant sa croix infâme et qui, cloué dessus,



Priait pour ses bourreaux d'Israël et de Rome,  
A Jésus qui, du moins, homme avec tout d'un homme,  
N'avait lui, jamais eu de torts de son côté,  
Et, par Lui, tu nous fais croire en l'éternité.

## IV

De plus, cette ignorance de Vous !  
Avoir des yeux et ne pas vous voir,  
Une âme et ne point vous concevoir.  
Un esprit sans nouvelles de Vous !

O temps, ô mœurs qu'il en soit ainsi,  
Et que ce vase de belles fleurs,  
Qu'un tel vase, précieux d'ailleurs,  
De la plus belle se passe ainsi !

Religion, unique raison,  
Et seule règle et loi, piété,  
Rien, là, de vous n'a jamais été,  
Pas un penser juste, une oraison !

Aussi cette ignorance de tout !  
Et de soi-même, droits et devoirs  
Et des autres, leurs justes pouvoirs,  
Leur action légitime et tout !

Jusqu'à méconnaître en moi quel nom,  
Quel titre augural et de par Dieu !  
Et six ans passés à plaire à Dieu,  
Vertu réelle, effort bel et bon !

Jusqu'à ne pas se douter vraiment  
Du tour affreux et plus que cruel  
Qu'un sot grief, à peine réel,  
Inflige à ses revanches vraiment.

Éclairez ces ténèbres de mort,  
C'est votre créature après tout.  
L'ignorance invincible l'absout.  
Bah ! claire et bonne lui soit la mort.

## V

L'adultère, celui du moins codifié  
Au mépris de l'Église et de Dieu délié,  
Tout d'abord doit sembler la faute irrémissible.  
Tel un trait lancé juste, ayant l'enfer pour cible !  
Beaucoup de vrais croyants, questionnés ici,  
Répondraient à coup sûr qu'il en retourne ainsi.  
D'autre part le mondain, qui n'y voit pas un crime,  
Pour qui tous mauvais tours sont des bons coups d'escrime,  
Rit du procédé lourd, préférant, affrontés,  
Tous risques et périls à ces légalités  
Abominablement prudentes et transies  
Entre des droits divers et plusieurs fantaisies,  
Enfin juge le cas boiteux, piteux, honteux.

Le Sage, de qui l'âme et l'esprit vont tous deux,  
Bien équilibrés, droit, au vrai milieu des causes,

---

Pleure sur telle femme en route pour ces choses.  
Il plaide l'ignorance, elle donc ne sachant  
Que le côté naïf, c'est-à-dire méchant,  
Hélas ! de cette douce et misérable vie.  
Elle plaît et le sait, et ce qu'elle est ravie !  
Mais son caprice tue, elle l'ignore tant !  
Elle croit que d'aimer c'est de l'argent comptant,  
Non un fonds travaillant, qu'on paie et qu'on est quitte,  
Que d'aimer c'est toujours « qu'arriva-t-elle ensuite »,  
Non un seul vœu qui tient jusqu'à la mort de nous.

Et certes suscité, néanmoins son courroux  
Gronde le seul péché, plaignant les pécheresses,  
Coupables tout au plus de certaines paresse  
Et les trois quarts du temps luxurieuses point.  
Bête orgueil, intérêt mesquin, voilà le joint,  
Avec d'avoir été trop ou trop peu jalouses.

Seigneur, ayez pitié des âmes, nos épouses.

## VI

Puis, déjà très anciens,  
Des songes de souvenirs,  
Si doux nécromanciens  
D'encor pires avenir :

Une fille, presque enfant,  
Quasi zézayante un peu,  
Dont on s'éprit en rêvant,  
Et qu'on aima dans le bleu.

Mains qu'on baisa que souvent !  
Bouche aussi, cheveux aussi !  
C'était l'âge triomphant  
Sans feintise et sans souci.

Puis on eut tous les deux tort,  
Mais l'autre n'en convient pas,  
Et si c'est pour l'un la mort,  
Pour l'autre c'est le trépas.

Montrez-vous, Dieu de douceur,  
Fût-ce au suprême moment,  
Pour qu'aussi l'âme, ma sœur  
Revive éternellement.

## VII

Maintenant, au gouffre du Bonheur!  
Mais avant le glorieux naufrage  
Il faut faire à cette mer en rage,  
Quelque sacrifice et quelque honneur.

Jettes-y, dans cette mer terrible,  
Ouragan de calme, flot de paix,  
Tes songes creux, tes rêves épais,  
Et tous les défauts comme d'un crible,

(Car de gros vices tu n'en as plus.  
Quant aux défauts, foule vénielle  
Contaminante, ivraie et nielle,  
Tu les as tous on ne peut pas plus.)



---

Jettes-y les petites colères,  
— Garde-les grandes pour les cas vrais, —  
Les scrupules excessifs après,  
— Les extrêmes, que tu les tolères!

Jette la moindre velléité  
De concupiscence, quelle qu'elle  
Soit, femmes ou vin ou gloire, ah, quelle  
Qu'elle soit, qu'importe en vérité!

Jette-moi tout ce luxe inutile  
Sans soupir, au contraire, en chantant,  
Jette sans peur, au contraire étant  
Lors délesté d'un luxe inutile.

Jette à l'eau! Que légers nous dansions  
En route pour l'entonnoir tragique  
Que nul atlas ne cite ou n'indique,  
Sur la mer des Résignations.

## VIII

L'homme pauvre de cœur est-il si rare, en somme?  
Non. Et je suis cet homme et vous êtes cet homme,  
Et tous les hommes sont cet homme ou furent lui,  
Ou le seront quand l'heure opportune aura lui.  
Conçus dans l'agonie épuisée et plaintive  
De deux désirs que, seul, un feu brutal avive,  
Sans vestige autre nôtre, à travers cet émoi,  
Qu'une larme de quoi ! que pleure quoi ! dans quoi !  
Nés parmi la douleur, le sang et la sanie,  
Nus, de corps sans instinct et d'âme sans génie  
Pour grandir et souffrir par l'âme et par le corps,  
Vivant au jour le jour, bernés de vœux discors,  
Pour mourir dans l'horreur fatale et la détresse,  
Quoi de nous, dès qu'en nous la question se dresse?  
Quoi? qu'un être capable au plus de moins que peu  
En dehors du besoin d'aimer et de voir Dieu,

Et quelque chose, au front, du fond du cœur te monte  
Qui ressemble à la crainte et qui tient de la honte,  
Quelque chose, on dirait, d'encore incomplété,  
Mais dont la Charité ferait l'Humilité.  
Lors, à quelqu'un vraiment de nature ingénue  
Sa conscience n'a qu'à dire : continue,  
Si la chair n'arrivait à son tour, en disant :  
Arrête, et c'est la guerre en ce juste à présent.  
Mais tout n'est pas perdu malgré le coup si rude :  
Car la chair avant tout est chose d'habitude,  
Elle peut se plier et doit s'acclimater.  
C'est son droit, son devoir, la loi de la mater  
Selon les strictes lois de la bonne nature.  
Or la nature est simple, elle admet la culture,  
Elle procède avec douceur, calme et lenteur.  
Ton corps est un lutteur, fais-le vivre en lutteur,  
Sobre et chaste, abhorrant l'excès de toute sorte,  
Femme qui le détourne et vin qui le transporte  
Et la paresse pire encore que l'excès.  
Enfin pacifié, puis apaisé, — tu sais  
Quels sacrements il faut pour cette tâche intense,  
Et c'est l'Eucharistie après la Pénitence, —  
Ce corps allégé, libre et presque glorieux,  
Dûment redevenu, dûment laborieux,

---

Va se rompre au plutôt, s'assouplir au service  
De ton esprit d'amour, d'offre et de sacrifice,  
Subira les saisons et les privations,  
Enfin sera le temple embaumé d'actions  
De grâce, d'encens pur et de vertus chrétiennes,  
Et tout retentissant de psaumes et d'antiennes  
Qu'habite l'Esprit Saint et que daigne Jésus  
Visiter, comparable aux bons rois bien reçus.  
De ce moment, toi, pauvre avec pleine assurance,  
Après avoir prié pour la persévérance,  
Car, docte charité tout d'abord pense à soi,  
Puisse au gouffre infini de la Foi — plus de foi —  
Que jamais et présente à Dieu ton vœu bien tendre,  
Bien ardent, bien formel et de voir et d'entendre  
Les hommes t'imiter, même te dépasser  
Dans la course au salut, et pour mieux les pousser  
A ces fins que le ciel en extase contemple,  
Bien humble, (souviens-toi!) prêcheur, prêche d'exemple!

## IX

Bon pauvre, ton vêtement est léger  
    Comme une brume,  
Oui, mais aussi ton cœur, il est léger  
    Comme une plume,  
Ton libre cœur qui n'a qu'à plaire à Dieu,  
    Ton cœur bien quitte  
De toute dette humaine, en quelque lieu  
    Que l'homme habite,  
Ta part de plaisir et d'aise paraît  
    Peu suffisante.  
Ta conscience, en revanche apparaît  
    Satisfaisante,  
Ta conscience que, précisément,  
    Tes malheurs mêmes  
Ont dégagée, en ce juste moment,  
    Des soins suprêmes.

Ton boire et ton manger sont, je le crains,  
Tristes et mornes ;  
Seulement, ton corps faible a, dans ses reins,  
Sans fin ni bornes,  
Des forces d'abstinence et de refus  
Très glorieuses,  
Et des ailes vers les cieus entrevus  
Impérieuses.  
Ta tête, franche de mets et de vin,  
Toute pensée,  
Tout intellect, conforme au plan divin,  
Haut redressée,  
Ta tête est prête à tout enseignement  
De la parole  
Et, de l'exemple de Jésus clément  
Et bénévole,  
Et de Jésus terrible, prêt au pleur  
Qu'il faut qu'on verse,  
A l'affront vil qui poigne, à la douleur  
Lente qui perce,  
Le monde pour toi seul, le monde affreux  
Devient possible,  
T'environnant, toi qu'il croit malheureux,  
D'oubli paisible,

Même t'ayant d'étonnantes douceurs  
Et ces caresses !  
Les femmes qui sont parfois d'après sœurs,  
D'aigres maitresses,  
Et de douloureux compagnons toujours  
Ou toujours presque,  
Te jugeant malfringant, aux gestes lourds,  
Un peu grotesque,  
Tout à fait incapable de n'aimer  
Qu'à les voir belles,  
Qu'à les trouver bonnes et de n'aimer  
Qu'elles en elles,  
Et le pesant si léger que ce n'est  
Rien de le dire,  
Te dispenseront, tous comptes au net,  
De leur sourire.  
Et te voilà libre, à diner, en roi,  
Seul à ta table,  
Sans nul flatteur, quel fléau pour un roi  
Plus détestable ?  
L'assassin, l'escroc et l'humble voleur  
Qui n'y voient guère  
De nuance, t'épargnent comme leur  
Plus jeune frère,

---

Des vertus surrogatoires, la  
Prudence humaine,  
(L'autre, la cardinale, ah, celle-là  
Que Dieu t'y mène!)  
L'amabilité, l'affabilité  
Quasi célestes,  
Sans rien d'affecté, sans rien d'apprêté,  
Franches, modestes,  
Nimbent le destin, que Dieu te voulut  
Tendre et sévère,  
Dans l'intérêt surtout de ton salut,  
A bien parfaire  
Et pour ange contre le lourd méchant  
Toujours stupide  
La clairvoyance te guide en marchant,  
Fine et rapide,  
La clairvoyance, qui n'est pas du tout  
La Méfiance  
Et qui plutôt serait pour sommer tout,  
La Prévoyance,  
Élicitant les gens de prime-saut  
Sous les grimaces  
Faisant sortir la sottise du sot,  
Trouvant des traces,



Et médusant la curiosité  
De l'hypocrite  
Par un regard entre les yeux planté  
Qui brûle vite...  
Et s'il ose rester des ennemis  
A ta misère,  
Pardonne-leur, ainsi que l'a promis  
Ton Notre-Père...  
Afin que Dieu te pardonne aussi, Lui,  
Prends cette avance.  
Car, dans le mal fait au prochain, c'est Lui  
Seul qu'on offense.

## X

*Écrit en 1888.*

Le « sort » fantasque qui me gâte à sa manière  
M'a logé cette fois, peut-être la dernière  
Et la dernière c'est la bonne — à l'hôpital!  
De mon rêve à ceci le réveil est brutal  
Mais explicable par le fait d'une voleuse,  
(Dont l'histoire posthume est, dit-on, graveleuse)  
Du fait d'un rhumatisme aussi, moindre détail;  
Puis d'un gîte où l'on est qu'importe le portail?  
J'y suis, j'y vis. « Non, j'y végète » on rectifie;  
On se trompe. J'y vis dans le strict de la vie,  
Le pain qu'il faut, pas trop de vin, et mieux couché!  
Évidemment j'expie un très ancien péché  
(Très ancien?) dont mon sang a des fois la secousse,  
Et la pénitence est relativement douce

---

Dans le martyrologe et sur l'armorial  
Des poètes, peut-être un peu proverbial.  
C'est un lieu comme un autre, on en prend l'habitude :  
A prison bonne enfant longanime Latude.  
Sans compter qu'au rimeur, pour en parler, alors !  
Pauvre et fier, il ne reste qu'à mourir dehors  
Ou tout comme, en ces temps vraiment trop peu propices,  
Et mourir pour mourir, Muse qui me respices,  
Autant le faire ici qu'ailleurs, et même mieux,  
Sinon qu'ici l'on est tout « laïque », les vieux  
Abus sont réformés et le « citoyen », libre !  
Et fort ! doit, ou l'État perdrait son équilibre,  
Avec ça qu'il n'est pas à cheval sur un pal ! —  
Mourir dans les bras du Conseil Municipal,  
Mal rassurante et pas assez édifiante  
Conclusion pour tel, qu'un vœu mystique hante,  
Moi par exemple, j'en forme l'aveu sans fard,  
Me dût-on traiter d'âne ou d'impudent cafard.  
La conversation, dans ce modeste asile,  
Ne m'est pas autrement pénible et difficile !  
Ces braves gens, que le Journal rend un peu sots,  
Du moins ont conservé, malgré tous les assauts  
Que « l'Instruction » livre à leur tête obsédée,  
Quelque saveur encor de parole et d'idée ;

---

La Révolution, qu'il faut toujours citer  
Et condamner, n'a pu complètement gâter  
Leur trivialité non sans grâce et sincère.  
Même je les préfère aux mufles de ma sphère  
Certes! et je subis leur choc sans trop d'émoi.  
Leur vice et leur vertu sont justé à point pour moi  
Les goûter et me plaire en ces lieux salutaires  
A (comme moi) des espèces de solitaires,  
Espèce de couvent moins cet espoir chrétien!  
Le monde est tel qu'ici je n'ai besoin de rien  
Et que j'y resterais, ma foi, toute ma vie,  
Sans grands jaloux, j'espère, et pour sûr, sans envie!  
Si, dès guéri, si je guéris, car tout se peut,  
Je n'avais quelque chose à faire, que Dieu veut.

## XI

Prêtres de Jésus-Christ, la vérité vous garde.

Ah, soyez ce que pense une foule bavarde  
Ou ce que le penseur lui-même dit de vous.  
Bassement orgueilleux, haineusement jaloux,  
Avares, impurs, durs, la vérité vous garde.  
Et, de fait, nul de vous ne risque, ne hasarde  
Un seul pan du prestige, un seul pli du drapeau,  
Tant la doctrine exacte et du Bien et du Beau  
Est là, qui vous maintient entre ses hauts dilemmes.  
Plats comme les bourgeois, vautés dans des Thélèmes  
Ou guindés vers l'horreur pharisaïque alors,  
Qu'importe, si Jésus, plus fort que des cœurs morts,  
Règne par vos dehors du reste incontestables?  
Cultes respectueux, formules respectables,  
Un emploi libéral et franc des Sacrements  
(Car les temps ont du moins, dans leurs relâchements,

Parmi plus d'une bonne et délicate chose,  
Laisse tomber l'affreux jansénisme morose)  
Et ce seul mot sur votre enseigne : Charité!  
Mal gracieux, sans goût aucun, même affecté,  
Pour si peu que ce soit d'art et de poésie,  
Incapables d'un bout de lecture choisie,  
D'un regard attentif, d'une oreille en arrêt  
Pis qu'inconsciemment hostiles, on dirait,  
A tout ce qui, dans l'homme et fleurit et s'allume,  
Plus lourds que les marteaux et plus sourds qu'une enclume.  
Sans même l'étincelle et le bruit triomphant,  
Que fait? si Jésus a, pour séduire l'enfant  
Et le sage qu'est l'homme en sa double énergie,  
Votre théologie et votre liturgie?  
D'ailleurs maints d'entre vous, troupeau trié déjà,  
Valent mieux que le monde autour qui vous jugea,  
Lisent clair, visent droit, entendent net en somme,  
Vivent et pensent, plus que non pas un autre homme,  
Que tels, mes chers lecteurs, que moi cet écrivain,  
Tant leur science est courte et tant mon art est vain!  
C'est vrai qu'il sort de vous, comme de votre Maître.  
Quand même une vertu qui vous fait reconnaître.  
Elle offusque les sots, ameute les méchants,  
Remplis les bons d'émois révérents et touchants,

---

Force indéfinissable ayant de tout en elle,  
Comme surnaturelle et comme naturelle,  
Mystérieuse et dont vous allez investis,  
Grands par comparaison chez les peuples petits.  
Vous avez tous les airs de toutes, sinon toutes  
Les choses qu'il faut être en l'affre de vos routes.  
Si vous ne l'êtes pas, du moins vous paraissez  
Tels qu'il faut et semblez dans ce zèle empressés,  
Poussant votre industrie et votre économie,  
Depuis la sainteté jusqu'à la bonhomie.

Hypocrisie, émet un tiers, ou nullité!  
Bonhomie, on doit dire en chœur, et sainteté!  
Puisque, ô croyons toujours le bien de préférence,  
Mais c'est surtout ce siècle et surtout cette France,  
Que charme et que bénit, à quelles fins de Dieu?  
Votre ombre lumineuse et réchauffante un peu,  
Seul bienfait apparent de la grâce invisible  
Sur la France insensée et le siècle insensible  
Siècle de fer et France, hélas! toute de nerfs,  
France d'où détalant partout comme des cerfs,  
Les principes, respect, l'honneur de sa parole,  
Famille, probité, filent en bande folle,

---

Siècle d'âpreté juive et d'ennuis protestants,  
Noyant tout, le superbe et l'exquis des instants,  
Au remous gris de mers de chiffres et de phrases.  
Vous, phares doux parmi ces brumes et ces gazes,  
Ah, luisez-nous encore et toujours jusqu'au jour,  
Jusqu'à l'heure du cœur expirant vers l'amour  
Divin, pour reflleurir éternel dans la même  
Charité loin de cette épreuve froide et blême.  
Et puis, en la minute obscure des adieux,  
Flambez, torches d'encens, et rallumez nos yeux  
A l'unique Beauté, toute bonne et puissante,  
Brûlez ce qui n'est plus la prière innocente,  
L'aspiration sainte et le repentir vrai!

Puisse un prêtre être là, Jésus quand je mourrai!





## XII

Guerrière, militaire et virile en tout point,  
La sainte Chasteté que Dieu voit la première,  
De toutes les vertus marchant dans sa lumière  
Après la Charité distante presque point,

Va d'un pas assuré mieux qu'aucune amazone  
A travers l'aventure et l'erreur du Devoir,  
Ses yeux grands ouverts pleins du dessein de bien voir,  
Son corps robuste et beau digne d'emplir un trône,

Son corps robuste et nu balancé noblement,  
Entre une tête haute et des jambes sereines,  
Du port majestueux qui sied aux seules reines,  
Et sa candeur la vêt du plus beau vêtement.

Elle sait ce qu'il faut qu'elle sache des choses,  
Entre autres que Jésus a fait l'homme de chair  
Et mis dans notre sang un charme doux-amer  
D'où doivent découler nos naissances moroses,

Et que l'amour charnel est béni en des cas.  
Elle préside alors et sourit à ces fêtes,  
Dévêt la jeune épouse avec ses mains honnêtes  
Et la mène à l'époux par des tours délicats.

Elle entre dans leur lit, lève le linge ultime,  
Guide pour le baiser et l'acte et le repos  
Leurs corps voluptueux aux fins de bons propos  
Et désormais va vivre entre eux, leur ange intime.

---

Puis, au-dessus du couple ou plutôt à côté,  
— Bien agir fait s'unir les vœux et les nivelle —  
Vers le Vierge et la Vierge isolés dans leur belle  
Thébaïde à chacun la sainte Chasteté.

Sans quitter les Amants, par un charmant miracle,  
Vole et vient rafraichir l'Intacte et l'Impollu  
De gais parfums de fleurs comme s'il avait plu  
D'un bon orage sur l'un et sur l'autre habitacle,

Et vêt de chaleur douce au point et de jour clair  
La cellule du Moine et celle de la Nonne,  
Car s'il nous faut souffrir pour que Dieu nous pardonne  
Du moins Dieu veut punir, non torturer la chair.

Elle dit à ces chers enfants de l'Innocence :  
Dormez, veillez, priez. Priez surtout, afin  
Que vous n'ayez pas fait tous ces travaux en vain,  
Humilité, douceur et céleste ignorance !

Enfin elle va chez la Veuve et chez le Veuf,  
Chez le vieux Débauché, chez l'Amoureuse vieille,  
Et leur tient des discours qui sont une merveille  
Et leur refait, à force d'art, un corps tout neuf.

Et quand alors elle a fini son tour du monde,  
Tour du monde ubiquiste, invisible et présent,  
Elle court à son point de départ en faisant  
Tel grand détour, espoir d'espérance profonde ;

Et ce point de départ est un lieu bien connu,  
Eden même : là sous le chêne et vers la rose,  
Puisqu'il paraît qu'il n'a pas à faire autre chose,  
Rit et gazouille un beau petit enfant tout nu.

### XIII

Un projet de mon âge mûr  
Me tint six ans l'âme ravie :  
C'était, d'après un plan bien sûr,  
De réédifier ma vie.

Vie encor vivante après tout,  
Insuffisamment ruinée,  
Avec ses murs toujours debout  
Que respecte la graminée,

Murs de vraie et franche vertu,  
Fondations intactes certes,  
Fronton battu, non abattu,  
Sans noirs lichens ni mousses vertes,

L'orgueil qu'il faut et qu'il fallait,  
Le repentir quand c'était brave,  
Douceur parfois comme le lait,  
Fierté souvent comme la lave.

Or, durant ces deux fois trois ans,  
L'essai fut bon, grand le courage.  
L'œuvre en aspects forts et plaisants  
Montait, tenant tête à l'orage.

Un air de grâce et de respect  
Magnifiait les calmes lignes  
De l'édifice que drapait  
L'éclat de la neige et des cygnes...

Furieux mais insidieux,  
Voici l'essaim des mauvais anges  
Rayant le pur, le radieux  
Paysage de vols étranges,

---

Salissant d'outrages sans nom,  
Obscénités basses et fades,  
De mon renaissant Parthénon  
Les portiques et les façades,

Tandis que quelques-uns d'entre eux,  
Minant le sol, sapant la base,  
S'apprêtent par un art affreux,  
A faire de tout table rase.

Ce sont, véniels et mortels,  
Tous les péchés des catéchismes  
Et bien d'autres encore, tels  
Qu'ils font les sophismes des schismes.

La Luxure aux tours sans merci,  
L'affreuse Avarice morale,  
La Paresse morale aussi,  
L'Envie à la dent sépulcrale,



La Colère hors des combats,  
La Gourmandise, rage, ivresse,  
L'Orgueil, alors, qu'il ne faut pas,  
Sans compter la sourde détresse

Des vices à peine entrevus,  
Dans la conscience scrutée,  
Hideur brouillée et tas confus,  
Tourbe grouillante et ballottée.

Mais quoi ! n'est-ce pas toujours vous,  
Démon femelle, triple peste,  
Pire flot de tout ce remous,  
Pire ordure que tout le reste,


Vous toujours, vil cri de haro,  
Qui me proclame et me diffame,  
Gueuse inepte, lâche bourreau,  
Horrible, horrible, horrible femme ?

---

Vous, l'insultant mensonge noir,  
La haine longue, l'affront rance,  
Vous qui seriez le désespoir,  
Si la Foi. n'était l'Espérance

Et l'Espérance le pardon,  
Et ce pardon une vengeance.  
Mais quel voluptueux pardon,  
Quelle savoureuse vengeance !

Et tous trois, espérance et foi  
Et pardon, chassant la sequelle  
Infernale de devant moi,  
Protégeront de leur tutelle



Les vobres travaux qu'a repris  
Ma bonne volonté calmée,  
Pour grâce à des grâces sans prix,  
Achever l'œuvre bien-aimée

Toute de marbres précieux  
En ordonnance solennelle  
Bien par delà les derniers cieux  
Jusque dans la vie éternelle.



## XIV

Sois de bronze et de marbre et surtout sois de chair :  
Certes, prise l'orgueil nécessaire plus cher,  
Pour ton combat avec les contingences vaines ;  
Que les poils de ta barbe ou le sang de tes veines ;  
Mais vis, vis pour souffrir, souffre pour expier,  
Expie et va-t-en vivre et puis reviens prier,  
Prier pour le courage et la persévérance  
De vivre dans ce siècle hélas ! et cette France,  
Siècle et France ignorants et tristement railleurs.  
(Mais le règne est plus haut et la patrie ailleurs  
Et la solution est autre du problème.)  
Sois de chair et même aime cette chair, la même  
Que celle de Jésus sur terre et dans les cieux,  
Et dans le Très Saint-Sacrement si précieux  
Qu'il n'est de comparable à sa valeur que celle  
De ta chair vénérable en sa moindre parcelle

Et dans le moindre grain de l'Hostie à l'autel ;  
Car ce mystère, l'Incarnation, est tel,  
Par l'exégèse autour comme par sa nature ;  
Qu'il fait égale au Créateur la créature,  
Cependant que, par un miracle encor plus grand,  
L'Eucharistie, elle, les confond et les rend  
Identiques. Or cette chair expiatoire,  
Fais-t-en une arme douloureuse de victoire  
Sur l'orgueil que Satan peut d'elle t'inspirer  
Pour l'orgueil qu'à jamais tu peux considérer  
Comme le prix suprême et le but enviable.  
Tout le reste n'est rien que malice du diable !  
Alors, oui, sois de bronze impassible, revêts  
L'armure inaccessible à braver le Mauvais,  
Pudeur, Calme, Respect, Silence et Vigilance.  
Puis sois de marbre, et, pur, sous le heaume qui lance  
Par ses trous le regard de tes yeux assurés,  
Marche à pas révérents vers les parvis sacrés.

## XV

Mon ami, ma plus belle amitié, ma meilleure,  
— Les morts sont morts, douce leur soit l'éternité ! —  
Laisse-moi te le dire en toute vérité,  
Tu vins au temps marqué, tu parus à ton heure ;

Tu parus sur ma vie et tu vins dans mon cœur  
Au jour climatérique où, noir vaisseau qui sombre,  
J'allais noyer ma chair sous la débauche sombre,  
Ma chair dolente, et mon esprit jadis vainqueur,

Et mon âme naguère et jadis toute blanche !  
Mais tu vins, tu parus, tu vins comme un voleur,  
— Tel Christ viendra — Voleur qui m'a pris mon malheur !  
Tu parus sur ma mer non pas comme une planche

---

De salut, mais le Salut même ! Ta vertu  
Première, la gaieté, c'est elle-même, franche  
Comme l'or, comme un bel oiseau sur une branche  
Qui s'envole dans un brillant turlututu.

Emportant sur son aile électrique les ires  
Et les affres et les tentations encor ;  
Ton bon sens — tel après du fifre c'est du cor —  
Vient paisiblement mettre une fin aux délires,

N'étant point, ô que non ! le prud'homisme affreux  
Mais l'équilibre, mais la vision artiste,  
Sûre et sincère et qui persiste et qui résiste  
A l'argumentateur plat comme un songe creux ;

Et ta bonté, conforme à ta jeunesse, est verte,  
Mais elle va mûrir délicieusement !  
Elle met dans tout moi le renouveau charmant,  
D'une sève éveillée et d'une âme entr'ouverte.

---

Elle étend, sous mes pieds, un gazon souple et frais  
Où ces marcheurs saignants reprennent du courage,  
Caressés par des fleurs au gai parfum sauvage,  
Lavés de la rosée, et s'attardant exprès.

Elle met sur ma tête, aux tempêtes calmées,  
Un ciel profond et clair où passe le vent pur  
Et vif, éparpillant les notes dans l'azur  
D'oiseaux volant et s'éveillant sous les ramées.

Elle verse à mes yeux, qui ne pleureront plus,  
Un paisible sommeil dans la nuit transparente  
Que des rêves légers bénissent, troupe errante  
De souvenirs futurs et d'espoirs révolus.

Avec des tours naïfs et des besoins d'enfance,  
Elle veut être fière et rêve de pouvoir  
Être rude un petit sans pouvoir que vouloir  
Tant le bon mouvement sur l'autre prend d'avance.



J'use d'elle et parfois d'elle j'abuserais  
Par égoïsme un peu bien surrogatoire,  
Tort d'ailleurs pardonnable en toute humaine histoire  
Mais non dans celle-ci, de crainte des regrets.

De mon côté, c'est vrai qu'à travers mes caprices,  
Mes nerfs et tout le train de mon tempérament,  
Je t'estime et je t'aime ô si fidèlement,  
Trouvant dans ces devoirs mes plus chères délices,

Déployant tout le peu que j'ai de paternel  
Plus encor que de fraternel, malgré l'extrême  
Fraternité, tu sais, qu'est notre amitié même,  
Exultant sur ce presque amour presque charnel !

Presque charnel à force de sollicitude  
Paternelle vraiment et maternelle aussi,  
Presque un amour à cause, ô toi, de l'insouci  
De vivre sinon pour cette sollicitude.

---

Vaste, impétueux donc, et de prime-saut, mais  
Non sans prudence en raison de l'expérience  
Très douloureuse qui m'apprit toute nuance,  
Du jour lointain, quand la première fois j'aimais,

Ce presque amour est saint; il bénit d'innocence  
Mon reste d'une vie en somme toute au mal,  
Et c'est comme les eaux d'un torrent baptismal  
Sur des péchés qu'en vain l'Enfer déçu recense.

Aussi, précieux toi plus cher que tous les moi  
Que je fus et serai si doit durer ma vie,  
Soyons tout l'un pour l'autre en dépit de l'envie,  
Soyons tout l'un à l'autre en toute bonne foi.

Allons, d'un bel élan qui demeure exemplaire  
Et fasse autour le monde étonné chastement.  
Réjouissons les cieux d'un spectacle charmant  
Et du siècle et du sort défions la colère.

Nous avons le bonheur ainsi qu'il est permis.  
Toi de qui la pensée est toute dans la mienne  
Il n'est, dans la légende actuelle et l'ancienne  
Rien de plus noble et de plus beau que deux amis.

Déployant à l'envi les splendeurs de leurs âmes,  
Le Sacrifice et l'Indulgence jusqu'au sang  
La Charité qui porte un monde dans son flanc  
Et toutes les pudeurs comme de douces flammes !

Soyons tout l'un à l'autre enfin ! et l'un pour l'autre  
En dépit des jaloux, et de nos vains soupçons  
A nous, et cette fois, pour de bon, renonçons  
Au vil respect humain où la foule se vautre,

Afin qu'enfin ce Jésus-Christ qui nous créa  
Nous fasse grâce et fasse grâce au monde immonde  
D'autour de nous alors unis, — paix sans seconde ! —  
Définitivement, et dicte : Alleluia.

---

« Qu'ils entrent dans ma joie, et goûtent mes louanges ;  
« Car ils ont accompli leur tâche comme dû,  
« Et leur cri d'espérance, il me fut entendu,  
« Et voilà pourquoi les anges et les archanges

« S'écarteront de devant Moi pour avoir admis,  
« Purifiés de tous péchés inévitables  
« Et des traverses quelquefois épouvantables,  
« Ce couple indéfiniment bénissable d'Amis. »

## XVI

Seigneur, vous m'avez laissé vivre  
Pour m'éprouver jusqu'à la fin.  
Vous châtiez cette chair ivre,  
Par la douleur et par la faim !  
Et Vous permîtes que le diable  
Tentât mon âme misérable  
Comme l'âme forte de Job,  
Puis Vous m'avez envoyé l'ange  
Qui gagea le combat étrange  
Avec le grand aïeul Jacob.

Mon enfance, elle fut joyeuse :  
Or je naquis choyé, béni,  
Et je crûs, chair insoucieuse,  
Jusqu'au temps du trouble infini

---

Qui nous prend comme une tempête,  
Nous poussant comme par la tête  
Vers l'abîme et prêts à tomber ;  
Quant à moi, puisqu'il faut le dire,  
Mes sens affreux et leur délire  
Allaient me faire succomber,

Quand Vous parûtes, Dieu de grâce  
Qui savez tout bien arranger,  
Qui Vous mettez bien à la place,  
L'auteur et l'ôteur du danger  
Vous me punîtes par moi-même  
D'un supplice crû le suprême  
(Oui, ma pauvre âme le croyait)  
Mais qui n'était au fond rien qu'une  
Perche tendue, ô qu'opportune !  
A mon salut qui se noyait.

Comprises les dures délices,  
J'ai marché dans le droit sentier,  
Y cueillant sous des cieux propices  
Pleine paix et bonheur entier,

Paix de remplir enfin ma tâche,  
Bonheur de n'être plus un lâche  
Épris des seules voluptés  
De l'orgueil et de la luxure,  
Et cette fleur, l'extase pure  
Des bons projets exécutés.

C'est alors que la mort commence  
Son œuvre inexorable? Non,  
Mais qui me saisit de démence  
Bien qu'encor criant Votre nom.  
L'Ami me meurt, aussi la Mère,  
Une rancune plus qu'amère  
Me piétine en ce dur moment  
Et me cantonne en la misère,  
Dans la littérale misère,  
Du froid, et du délaissement!

Tout s'en mêle : la maladie  
Vient en aide à l'autre fléau.  
Le guignon, comme un incendie  
Dans un pays où manque l'eau,

Ravage et dévaste ma vie,  
Trainant à sa suite l'envie,  
L'orde, l'obscène trahison,  
La sale pitié dérisoire,  
Jusqu'à cette rumeur de gloire  
Comme une insulte à la raison!

Ces mystères, je les pénètre,  
Tous les motifs je les connais.  
Oui, certes, Vous êtes le maître  
Dont les rigueurs sont des bienfaits.  
Mais, ô Vous, donnez-moi la force,  
Donnez, comme à l'arbre l'écorce,  
Comme l'instinct à l'animal,  
Donnez à ce cœur votre ouvrage,  
Seigneur, la force et le courage  
Pour le bien et contre le mal.

Mais hélas! je ratiocine  
Sur mes fautes et mes douleurs,  
Espèce de mauvais Racine  
Analysant jusqu'à mes pleurs.



Dans ma raison mal assagie  
Je fais de la psychologie  
Au lieu d'être un cœur pénitent  
Tout simple et tout aimable en somme,  
Sans plus l'astuce du vieil homme  
Et sans plus l'orgueil protestant...

Je crois en l'Église romaine,  
Catholique, apostolique et  
La seule humaine qui nous mène  
Au but que Jésus indiquait,  
La seule divine qui porte  
Notre croix jusques à la porte  
Des libres cieux enfin ouverts,  
Qui la porte par vos bras même,  
O grand Crucifié suprême  
Donnant pour nous vos maux soufferts.

Je crois en la toute-présence,  
A la messe de Jésus-Christ  
Je crois à la toute-puissance  
Du Sang que pour nous il offrit

---

Et qu'il offre au seul Juge encore  
Par ce mystère que j'adore  
Qui fait qu'un homme vain, menteur,  
Pourvu qu'il porte le vrai signe  
Qui le consacre entre tous digne,  
Puisse créer le Créateur.

Je confesse la Vierge unique,  
Reine de la neuve Sion,  
Portant aux plis de sa tunique  
La grâce et l'intercession.  
Elle protège l'innocence,  
Accueille la résipiscence  
Et debout quand tous à genoux,  
Impète le pardon du Père  
Pour le pécheur qui désespère...  
Mère du Fils, priez pour nous !

## XVII

Rompons! Ce que j'ai dit je ne le reprends pas.  
Puisque je le pensai c'est donc que c'était vrai.  
Je le garderai, jusqu'au jour où je mourrai,  
Total, intégral, pur, en dépit des combats

De la rancœur très haute et de l'orgueil très bas.  
Mais comme un fier métal qui sort du minerai  
De vos nuages à la fin je surgirai,  
Je surgis, amitiés d'ennuis et de débats...

O pour l'affection toute simple et si douce  
Où l'âme se blottit comme en un nid de mousse!  
Et fi donc de la sale « âme parisienne »!

---

Vive l'esprit français, d'Artois jusqu'en Gascogne  
De la Champagne et de l'Argonne à la Bourgogne  
Et vive un cœur, morbleu ! dont un cœur se souviene !



## XVIII

J'ai dit à l'esprit vain, à l'ostentation,  
L'Illion de l'orgueil futile, la Sion  
De la frivolité sans cœur et sans entrailles,  
La citadelle enfin du Faux :

« Croulez, murailles  
Ridicules et pis, remparts bêtes et pis,  
Contrescarpes, sautez comme autant de tapis  
Qu'un valet matinal aux fenêtres secoue,  
Fossés que l'eau remplit, concrétisez-vous en boue,  
Qu'il ne reste plus rien qu'un souvenir banal  
De tout votre appareil, et que cet arsenal,

---

Chics fougueux et froids, mots secs, phrase redondante,  
 Et cœtera, se rende à l'émeute grondante  
 Des sentiments enfin naturels et réels. »

Ah, j'en suis revenu, des « dandysmes » « cruels »  
 Vrais ou faux, dans la vie (accident ou coutume)  
 Ou dans l'art ou tout bêtement dans le costume.  
 Le vêtement de son état avec le moins  
 De taches et de trous possible, apte aux besoins,  
 Aux ties, aux chics qu'il faut, le linge, mal terrible  
 D'empois et d'amidon, le plus fréquent possible,  
 Et souple et frais autour du corps dispos aussi,  
 Voilà pour le costume, et quant à l'art, voici :

L'art tout d'abord doit être et paraître sincère  
 Et clair, absolument : c'est la loi nécessaire  
 Et dure, n'est-ce pas, les jeunes, mais la loi ;  
 Car le public, non le premier venu, mais moi,  
 Mais mes pairs et moi, par exemple, vieux complices,  
 Nous, promoteurs de vos, de nos pauvres malices,  
 Nous autres qu'au besoin vous sauriez bien chercher,  
 Le vrai, le seul Public qu'il faille raccrocher,

---

Le Public, pour user de ce mot ridicule,  
Dorénavant il bat en retraite et recule  
Devant vos trucs un peu trop niais d'aujourd'hui,  
Tordu par le fou rire ou navré par l'ennui.  
L'art, mes enfants, c'est d'être absolument soi-même :  
Et qui m'aime me suive et qui me suit qu'il m'aime,  
Et si personne n'aime ou me suit, allons seul  
Mais traditionnel et soyons notre aïeul !  
Obéissons au sang qui coule dans nos veines  
Et qui ne peut broncher en conjectures vaines,  
Flux de verve gauloise et flot d'aplomb romain  
Avec, puisque un peu Franc, de bon limon germain.  
Moyennant cette allure et par cette assurance  
Il pourra bien germer des artistes en France.  
Mais, plus de vos fioritures, bons petits,  
Ni de ce pessimisme et ni du cliquetis  
De ce ricanement comme d'armes faussées,  
Et ni de ce scepticisme en sottises fusées ;  
Autrement c'est la mort et je vous le prédis  
De ma voix de bonhomme, encore un peu, Jadis.  
Foin ! d'un art qui blasphème et fi ! d'un art qui pose,  
Et vive un vers *bien* simple, autrement c'est la prose.



La Simplicité, — c'est d'ailleurs l'*avis rara*, —  
O la Simplicité, tout-puissant, qui l'aura  
Véritable, au service, en outre, de la Vie.  
Elle vous rend bon, franc, vous demi-déifie,  
Que dis-je? elle vous déifie en Jésus-Christ  
Par l'opération du même Saint-Esprit  
Et l'humblesse sans nom de son Eucharistie,  
Sur les siècles épand l'ordre et la sympathie,  
Règne avec la candeur et lutte par la foi,  
Mais la foi tout de go, sans peur et sans émoi  
Ni de ces grands raffinements des exégètes.  
Elle trempe les cœurs, rassérène les têtes,  
Enfante la vertu, met en fuite le mal  
Et fixerait le monde en son état normal,  
N'était la Liberté que Dieu dispense aux âmes  
Et dont le premier homme et nous, nous abusâmes  
Jusqu'aux tristes excès où nous nous épuisons  
Dans des complexités comme autant de prisons.

Et puis, c'est l'unité désirable et suprême :  
On vit simple, comme on naît simple, comme on aime  
Quand on aime vraiment et fort, et comme on hait  
Et comme l'on pardonne, au bout, lorsque l'on est

---

Purement, nettement simple et l'on meurt de même,  
Comme on naît, comme on vit, comme on hait, comme on aime !

Car aimer c'est l'Alpha, fils, et c'est l'Oméga  
Des simples que le Dieu simple et bon délégua  
Pour témoigner de lui sur cette sombre terre  
En attendant leur vol calme dans sa lumière.

Oui, d'être absolument soi-même, absolument !  
D'être un brave homme épris de vivre, et réclamant  
Sa place à toi, juste Soleil de tout le monde.  
Sans plus se soucier, naïveté profonde !  
De ce tiers, l'apparat, que du fracas, ce quart,  
Pour le costume, dans la vie et quant à l'art ;  
Dédaigneux au superlatif de la réclame,  
Un digne homme amoureux et frère de la Femme,  
Élevant ses enfants pour ici-bas et pour  
Leur lot gagné dûment en le meilleur Séjour,  
Fervent de la patrie et doux aux misérables,  
Fier pourtant, partant, aux refus inexorables  
Devant les préjugés et la banalité  
Assumant à l'envi ce masque dégoûté

---

Qui rompt la patience et provoque la claque  
Et, pour un peu, ferait défoncer la baraque !  
Rude à l'orgueil tout en pitoyant l'orgueilleux,  
Mais dur au fat et l'écrasant d'un mot joyeux  
S'il juge toutefois qu'il en vaille la peine  
Et que sa nullité soit digne de l'aubaine.

Oui, d'être et de mourir loin d'un siècle gourmé  
Dans la franchise, ô vivre et mourir enfermé,  
Et s'il nous faut par surcroît, de posthumes socles,  
Gloire au poète pur en ces jours de monocles !

## XIX

La neige à travers la brume  
Tombe et tapisse sans bruit  
Le chemin creux qui conduit  
A l'église où l'on allume  
Pour la messe de minuit.

Londres sombre flambe et fume :  
O la chère qui s'y cuit  
Et la boisson qui s'ensuit !  
C'est Christmas et sa coutume  
De minuit jusqu'à minuit.

Sur la plume et le bitume,  
Paris bruit et jouit.  
Ripaille et Plaisant déduit  
Sur le bitume et la plume  
S'exaspèrent dès minuit.

Le malade en l'amertume  
De l'hospice où le poursuit  
Un espoir toujours détruit  
S'épouvante et se consume  
Dans le noir d'un long minuit...

La cloche au son clair d'enclume  
Dans la tour fine qui luit,  
Loin du péché qui nous nuit,  
Nous appelle en grand costume  
A la messe de minuit.

## XX

### I

Je voudrais, si ma vie était encore à faire,  
Qu'une femme très calme habitât avec moi  
Plus jeune de dix ans, qui portât sans émoi  
La moitié d'une vie au fond plutôt sévère.

Notre cœur à tous deux dans ce château de verre,  
Notre regard commun ! franchise et bonne foi,  
Un et double dirait comme en soi même : Voi !  
Et répondrait comme à soi-même : persévère !

Elle se tiendrait à sa place, mienne aussi,  
Nous serions en ceci le couple réussi  
Que l'inégalité, parbleu ! des caractères

Ne saurait empêcher l'équilibre qu'il faut,  
Ce point étant compris d'esprits en somme austères  
Qu'au fond et qu'en tout cas l'indulgence prévaut.

II

L'indulgence qui n'est pas de l'indifférence  
Et qui n'est pas non plus de la faiblesse, ni  
De la paresse pour un devoir défini,  
Monitoire au plaisir, benin à la souffrance.

Non plus le scepticisme et ni préjugé rance  
Mais grand' délicatesse et bel accord béni  
Et ni la chair honnie et ni l'ennui banni  
Toute mansuétude et comme vieille France.

Nous serions une mer en deux fleuves puissants  
Où le Bonheur et le Malheur, têtes de flottes  
Nous passeraient sans heurts, montés par le Bon sens,



Ubiquiste équipage, ubiquiste pilote,  
Ubiquiste amiral sous ton sûr pavillon,  
Amitié, non plus sous le vôtre, Amour brouillon.

### III

L'amitié, mais entre homme et femme elle est divine!  
Elle n'empêche rien, aussi bien, des rapports  
Nécessaires, et sous les mieux séants dehors  
Abrite les secrets aimables qu'on devine.

Nous mettrions chacun du nôtre, elle très fine,  
Moi plus naïf, et bien réglés en chers efforts  
Les dits rapports dès lors si joyeux sans remords  
Dans la simplesse ovine et la raison bovine.

Si le bonheur était d'ici, ce le serait !  
Puis nous nous en irions sans l'ombre d'un regret,  
La conscience en paix et de l'espoir plein l'âme,

Comme les bons époux d'il n'y a pas longtemps  
Quand l'un et l'autre d'être heureux étaient contents,  
Qui vivaient, sans le trop chanter, l'éphitalame.

## XXI

Ô j'ai froid d'un froid de glace  
O je brûle à toute place !

Mes os vont se cariant,  
Mes blessures vont criant ;

Mes ennemis pleins de joie  
Ont fait de moi quelle proie !

Mon cœur, ma tête et mes reins  
Souffrent de maux souverains.

Tout me fuit, adieu ma gloire !  
Est-ce donc le Purgatoire ?

Ou si c'est l'enfer, ce lieu  
Ne me parlant plus de Dieu ?

— L'indignité de ton sort  
Est le plaisir d'un plus Fort,

Dieu plus juste, et plus Habile  
Que ce toi-même débile.

Tu souffres de tel mal profond  
Que des volontés te font,

Plus bénignes que la tienne  
Si mal et si peu chrétienne,

Tes humiliations  
Sont des bénédictions

Et ces mornes sécheresses  
Où tu te désintéresses

De purs avertissements  
Descendus de cieux aimants.

Tes ennemis sont les anges,  
Moins cruels et moins étranges

Que bons inconsciemment,  
D'un Seigneur rude et clément.

Aime tes croix et tes plaies,  
Il est saint que tu les aies.

Face aux terribles courroux,  
Bénis et tombe à genoux.

Per qui coupe et voix qui tance,  
C'est la bonne Pénitence.

Sous la glace et dans le feu  
Tu retrouveras ton Dieu.

## XXII

Un scrupule qui m'a l'air sot comme un péché  
Argumente.

Dieu vit au sein d'un cœur caché,  
Non d'un esprit épars, en milliers de pages,  
En millions de mots hardis comme des pages,  
A tous les vents du ciel ou plutôt de l'enfer,  
Et d'un scandale tel, précisément tout fier.  
Il faut pour plaire à Dieu, pour apaiser sa droite,  
Suivre le long sentier, gravir la pente étroite,  
Sans un soupir de trop, fût-il mélodieux,  
Sans un geste en surplus, même agréable aux yeux,  
Laisser à d'autres l'art et la littérature  
Et ne vivre que juste à même la nature.  
Tu pratiquais jadis et naguère ces us,  
Content de reposer à l'ombre de Jésus

Y pansant de vin, d'huile et de lin tes blessures  
Et maintenant, ingrat à la Croix, tu t'assures  
En la gloire profane et le renom païen,  
Comme si tout cela n'était pas trois fois rien,  
Comme si tel beau vers telle phrase sonore,  
Chantait mieux qu'un grillon, brillait plus qu'un fulgore  
Va, risque ton salut, ton salut racheté  
Un temps, par une vie autre, c'est vérité,  
Que celle de tes ans primes, enfance molle,  
Age pubère fou, jeunesse molle et folle  
Risque ton âme, objet de tes soins d'autrefois  
Pour quels triomphes vains sur quels banals pavois !  
Malheureux !

Je réponds avec raison, je pense :  
Je n'attends, je ne veux pas d'autre récompense  
A ce mien grand effort d'écrire de mon mieux  
Que l'amitié du jeune et l'estime du vieux  
Lettrés qui sont au fond les seules belles âmes,  
Car où prendre un public en ces foules infâmes  
D'idiotie en haut et folles par en bas ?  
Ou — le trouver ou pas, le mériter ou pas,  
Le conserver ou pas ! — l'assentiment d'un être  
Simple, naïf et bon, sans même le connaître



Que par ce seul lien comme immatériel,  
C'est tout mon attentat au seul devoir réel,  
Essentiel : gagner le ciel par les mérites,  
Et je doute, Jésus pieux, que tu t'irrites  
Pour quelque doux rimeur chantant ta gloire ou bien  
Étalant ses péchés au pilori chrétien ;  
Tu ne suscites pas l'aspic et la couleuvre  
Contre un poème ou contre un poète. Ton œuvre,  
Consolant les ennuis de ce morne séjour  
Par un concert de foi, d'espérance et d'amour ;  
Puis ne me fis-tu pas, avec le don de vivre,  
Le don aussi, sans quoi je meurs ! de faire un livre,  
Une œuvre où s'attestât toute ma quantité,  
Toute, bien mal, la force et l'orgueil révolté  
Des sens et leur colère encore qui sont la même  
Luxure au fond et bien la faiblesse suprême,  
Et la mysticité, l'amour d'aller au ciel  
Par le seul graduel du juste graduel,  
Douceur et charité, seule toute-puissance.  
Tu m'as donné ce don, et par reconnaissance  
J'en use librement, qu'on me blâme, tant pis.  
Quant à quêter les voix, quant à teter les pis  
De dame Renommée, à ses heures marâtre,  
Fi !

---

Mais, pour en finir, leur foyer ou son âtre  
Souffrent-ils de mon cas? Quelle poutre en mon œil,  
Quelle paille en votre œil de ce fait? De quel deuil,  
De quel scandale vers ou proses sont-ils cause  
Dont cela vaille un peu la peine qu'on en cause?

100

100

## XXIII

Après le départ des cloches  
Au milieu du GLORIA,

Dès l'heure ordinaire des vêpres  
On consacre les Saintes Huiles  
Qu'escorte ensuite un long cortège  
De pontifes et de lévites.  
Il pluvine, il neigeotte,  
L'hiver vide sa hotte.

Le tabernacle baille, vide,  
L'autel, tout nu, n'a plus de cierges,  
De grands draps noirs pendent aux grilles,  
Les orgues saintes sont muettes.

Du brouillard danse à même  
Le ciel encore blême.

On dispense à flots d'eau bénite  
Toutes cires sont allumées,  
Et de solennelle musique  
S'enfle au chœur et monte au jubé,  
Un clair soleil qui grise  
Réchauffe l'âpre bise.

GLORIA! Voici les cloches  
Revenir! ALLELUIA!

## XXIV

L'ennui de vivre avec les gens et dans les choses  
Font souvent ma parole et mon regard moroses.

Mais d'avoir conscience et souci dans tel cas  
Exhausse ma tristesse, ennoblit mon tracas.

Alors mon discours chante et mes yeux de sourire  
Où la divine certitude s'en vient de luire.

Et la divine patience met son sel  
Dans mon long bon conseil d'usage universel.

Car non pas tout à fait par un effet de l'âge  
A mes heures je suis une façon de sage,

Presque un sage sans trop d'emphase ou d'embarras,  
Répandant quelque bien et faisant des ingrats.

Or néanmoins la vie et son morne problème  
Rendent parfois ma voix maussade et mon front blême

De ces tentations je me sauve à nouveau  
En des moralités juste à mon seul niveau ;

Et c'est d'un examen méthodique et sévère,  
Dieu qui sondez les reins! que je me considère,

Scrutant mes moindres torts et jusques aux derniers,  
Tel un juge interroge à fond des prisonniers.

Je poursuis à ce point l'humeur de mon scrupule  
Que des gens ont parlé qui m'ont dit ridicule.

N'importe! en ces moments est-ce d'humilité?  
Je me semble béni de quelque charité,

---

De quelque loyauté, pour parler en pauvre homme,  
De quelque encore charité. — Folie en somme!

Nous ne sommes rien. Dieu c'est tout. Dieu nous créa,  
Dieu nous sauve. Voilà! Voici mon aléa :

Prier obstinément. Plonger dans la prière,  
C'est se tremper aux flots d'une bonne rivière,

C'est faire de son être un parfait instrument  
Pour combattre le mal et courber l'élément.

Prier intensément. Rester dans la prière,  
C'est s'armer pour l'élan et s'assurer derrière

C'est de paraître doux et ferme pour autrui  
Conformément à ce qu'on se rend envers lui.

La prière nous sauve après nous faire vivre  
Elle est le gage sûr et le mot qui délivre



Elle est l'ange et la dame, elle est la grande sœur  
Pleine d'amour sévère et de forte douceur.

La prière a des pieds légers comme des ailes ;  
Et des ailes pour que ses pieds volent comme elles ;

La prière est sagace, elle pense, elle voit,  
Scrute, interroge, doute, examine, enfin croit.

Elle ne peut nier, étant par excellence  
La crainte salutaire et l'effort en silence,

Elle est universelle et sanglante ou sourit,  
Vole avec le génie et court avec l'esprit.

Elle est ésotérique ou bégaie, enfantine  
Sa langue est indifféremment grecque ou latine,

Ou vulgaire, ou patoise, argotique s'il faut !  
Car souvent plus elle est en bas, mieux elle vaut.

---

Je me dis tout cela, je voudrais bien le faire  
O Seigneur, donnez-moi de m'élever de terre

En l'humble vœu que seul peut former un enfant  
Vers votre volonté d'après comme d'avant.

Telle action quelconque en tel temps de ma vie  
Et que cette action quelconque soit suivie

D'un abandon complet en vous que formulât  
Le plus simple et le plus ponctuel postulat,

Juste pour la nécessité quotidienne  
En attendant toujours sans fin, ma mort chrétienne.

## XXV

*A Monsieur Borély.*

Vous m'avez demandé quelques vers sur « Amour ».  
Ce mien livre, d'émoi cruel et de détresse,  
Déjà loin dans mon Œuvre étrange qui se presse  
Et dévale, flot plus amer de jour en jour.

Qu'en dire, sinon : « Poor Yorick ! », ou mieux « poor  
Lelian ! » et pauvre âme à tout faire, faiblesse,  
Mollesse par des fois et caresse et paresse,  
Ou tout à coup partie en guerre comme pour

Tout casser d'un passé si pur, si chastement  
Ordonné par la beauté des calmes pensées,  
Et pour damner tant d'heures en Dieu dépensées.

---

Puis il revient, mon Œuvre, las d'un tel ahan,  
Pénitent, et tombant à genoux mains dressées...  
Priez avec et pour le pauvre Lelian !



## XXVI

*A propos de « Parallèlement ».*

Ces vers durent être faits,  
Cet aveu fut nécessaire,  
Témoignant d'un cœur sincère  
Et tout bon ou tout mauvais.

Mauvais, oui, méchant, nenni.  
La sensualité seule,  
Chair folle, lombes et gueule,  
Trouble son désir béni.

Beauté des corps et des yeux,  
Parfums, régals, les ivresses,  
Les caresses, les paresse,  
Barraient seuls la route aux cieux.

Est-ce fini? Tu l'assures  
Sorte de pressentiment  
D'un final apaisement  
Divin panseur de blessures,

Humain rémunérateur  
Des mérites si minimes,  
Arbitre des légitimes  
Élans devers la hauteur

Du devoir enfin visible,  
Après tout ce dur chemin,  
Divine âme, cœur humain,  
Céleste et terrestre cible!

---

O mon Dieu, voyez mes vœux,  
Oyez mes cris de faiblesse,  
Donnez-moi toute simplesse  
Pour vouloir ce que je veux.

Alors seront effacées  
A vos yeux inoffensifs,  
Avec mes torts confessés  
Ces lignes si peu pensées.



## XXVII

Or tu n'es pas vaincu, sinon par le Seigneur,

Oppose au siècle un front de courage et d'honneur,  
Bande ton cœur moins faible au fond que tu ne crois,  
Ne cherche, en fait d'abri, que l'ombre de la croix.  
Ceins, sinon l'innocence, hélas ! et la candeur,  
Du moins la tempérance et du moins la pudeur,  
Et dans le bon combat contre péchés et maux  
S'il faut, eh bien, emprunte à certains animaux,  
Béhémos et Léviathan, prudents qu'ils sont,  
Les armures pour la défensive qu'ils ont,  
Puisque ton cas, pour l'offensive, est superflu,  
Abdique les airs martiaux où tu t'es plu.  
Laisse l'épée et te confie au bouclier.  
Carapace-toi bien, comme d'un bon acier,  
De discrétion fine et de fort quant-à-moi.

Puis, quand tu voudras r'attaquer, reprends la Foi !

## XXVIII

Les plus belles voix  
De la Confrérie  
Célèbrent le mois  
Heureux de Marie.  
O les douces voix !

Monsieur le Curé  
L'a dit à la Messe :  
C'est le mois sacré.  
Écoutons sans cesse  
Monsieur le Curé.

Faut nous distinguer,  
Faut, mesdemoiselles,  
Bien dire et fuguer  
Les hymnes nouvelles.  
Faut nous distinguer,

Bien dire et filer  
Les motets antiques,  
Bien dire et couler  
Les anciens cantiques,  
Filer et couler.

Dieu nous bénira  
Nous et nos familles.  
Marie ouira  
Les vœux de ses filles,  
Dieu nous bénira.

Elle est la bonté,  
C'est comme la Mère  
Dans la Trinité,  
La Fille et la Mère.  
Elle est la bonté,

La compassion,  
Sans fin et sans trève,  
L'intercession  
Qu'appuie et soulève  
La compassion.

Avant le salut  
Chantons ses louanges  
Pendant le salut,  
Chantons ses louanges.  
Après le salut

Chantons ses louanges.



## XXIX

L'autel bas s'orne de hautes mauves,  
La chasuble blanche est toute en fleurs,  
A travers les pâles vitraux jaunes  
Le soleil se répand comme un fleuve ;

On chante au graduel : FI-LI-A!  
D'une voix si lentement joyeuse  
Qu'il faudrait croire que c'est l'extase  
D'à-jamais voir la Reine des cieux ;

6.

Le sermon du tremblotant vicaire  
Est gentil plus que par un dimanche,  
Qui dit que pour s'élever dans l'air  
Faut être humble et de foi cordiale;

Il ajoute, le cher vieux bonhomme,  
Que la gloire ultime est réservée,  
Sur tous ceux qui vivent dans la pompe,  
Aux pauvres d'esprit et de monnaie;

On sort de l'église, après les vêpres,  
Pour la procession si touchante  
Qui a nom : du Vœu de Louis Treize :  
C'est le cas de prier pour la France.

XXX

L'amour de la Patrie est le premier amour  
Et le dernier amour après l'amour de Dieu,  
C'est un feu qui s'allume alors que luit le jour  
Où notre regard luit comme un céleste feu,

C'est le jour baptismal aux paupières divines  
De l'enfant, la rumeur de l'aurore aux oreilles  
Frais-écloses, c'est l'air emplissant les poitrines  
En fleur, l'air printanier rempli d'odeurs vermeilles!



---

L'enfant grandit, il sent la terre sous ses pas  
Qui le porte, le berce, et, bonne, le nourrit,  
Et douce, désaltère encore ses repas  
D'une liqueur, délice et gloire de l'esprit.

Puis l'enfant se fait homme ou devient jeune fille  
Et ce pendant que croît sa chair pleine de grâce,  
Son âme se répand par delà la famille  
Et cherche une âme sœur, une chair qu'il enlace ;

Et quand il a trouvé cette âme et cette chair,  
Il naît d'autres enfants encore, fleurs de fleurs  
Qui germeront aussi le jardin jeune et cher  
Des générations d'ici, non pas d'ailleurs.

L'homme et la femme ayant l'un et l'autre leur tâche,  
S'en vont chacun un peu de son côté. La femme,  
Gardienne du foyer tout le jour sans relâche,  
La nuit garde l'honneur comme une chaste flamme ;

---

L'homme vaque aux durs soins du dehors : les travaux,  
La parole à porter, — sûr de ce qu'elle vaut, —  
Sévère et probe et douce, et rude aux discours faux,  
Et la nuit le ramène entre les bras qu'il faut.

Tous deux, si pacifique est leur course terrestre,  
Mourront bénis de fils et vieux dans la patrie ;  
Mais que le noir démon, la Guerre, essore l'œstre,  
Que l'air natal s'empourpre aux reflets de tuerie,

Que l'étranger mette son pied sur le vieux sol  
Nourricier, — imitant les peuples de tous bords,  
Saragosse, Moscou, le Russe, l'Espagnol,  
La France de Quatre-vingt-treize, l'homme alors,

Magnifié soudain, à son œuvre se hausse  
Et tragique et classique et très fort et très calme,  
Lutte pour sa maison ou combat pour sa fosse,  
Meurt en pensant aux siens ou leur conquiert la palme.

---

S'il survit, il reprend le train de tous les jours  
Élève ses enfants dans la crainte du dieu  
Des ancêtres, et va reflleurir ses amours  
Aux flancs de l'épousée éprise du fier jeu.

L'âge mûr est celui des sévères pensées,  
Des espoirs soucieux, des amitiés jalouses,  
C'est l'heure aussi des justes haines amassées,  
Et quand sur la place publique, habits et blouses,

Les citoyens discords dans d'honnêtes combats  
(Et combien douloureux à leur fraternité!)  
S'arrachent les devoirs et les droits, ô non pas  
Pour le lucre, mais pour une stricte équité,

Il prend parti, pleurant de tuer, mais terrible  
Et tuant sans merci, comme en d'autres batailles,  
Le sang autour de lui giclant comme d'un crible,  
Une atroce fureur, pourtant sainte, aux entrailles.

---

Tué, son nom, célèbre ou non, reste honoré.  
Proscrit ou non, il meurt heureux, dans tous les cas.  
D'avoir voué sa vie et tout au Lieu Sacré  
Qui le fit homme et tout, de joyeux petit gas.

Sa veuve et ses petits garderont sa mémoire,  
La terre sera douce à cet enfant fidèle  
Où le vent pur de la Patrie, en plis de gloire,  
Frissonnera comme un drapeau tout fleurant d'elle.

Mais quoi donc, le poète, à moins d'être chrétien,  
(Le chrétien se fait tel que Jésus dit qu'il soit)  
Comment en ces temps-ci ce très fier peut-il bien  
Aimer la France ainsi qu'il doit comme il la voit,

Dépravée, insensée, une fille, une folle  
Déchirant de ses mains la pudeur des aïeules  
Et l'honneur ataval et, l'antique parole,  
La parlant en argot pour des sottises seules,

---

L'amour, l'évaporant en homicides vils  
D'où quelque pâle enfant, rare fantôme, sort,  
Son Dieu, le reniant pour quels crimes civils!  
Prête à mourir d'ailleurs de quelle lâche mort!

Lui-même que Dieu voit être un pur patriote  
L'affamant aujourd'hui, le proscrivant naguère,  
Pour n'avoir pas voulu boire comme un ilote  
Le gros vin du scandale au verre du vulgaire,

Le dénonçant aux sots pires que les méchants,  
Bourreaux mesquins, non moins d'ailleurs que tels méchant  
Pire que tous, à cause, ô honte! que ses chants  
Faisaient honte à plusieurs à cause de leurs chants,

Enfin, méconnaissant et l'heure et le génie  
Jusqu'à ce péché noir entre tous ceux de l'homme  
Jusqu'à ce plongeon dans toute l'ignominie  
D'insulter l'ange comme en l'unique Sodome!

---

Mais le poète est un chrétien qui dit : « Non pas ! »  
A ces comme vellétés d'être tenté  
Vers les déclamations par la Pauvreté,  
Et d'elles dans l'horreur du premier mauvais pas.

« Non pas ! » puis s'adressant à la Vierge Marie :  
« O vous, reine de France et de toute la terre,  
Vous qui fidèlement gardez notre patrie  
Depuis les premiers temps jusqu'à cette heure austère

Où chacun a besoin du courage de dix  
S'il veut garder sa foi par ses pertes de fois,  
La pratiquer tout simplement, ainsi jadis,  
Puis y mourir tout simplement, comme autrefois !

Depuis les Notre-Dame au-dessus des ancêtres  
Profilant leur prière immense et solennelle  
Jusqu'aux mois de Marie, échos des soirs champêtres  
Sourire de l'Église aux cœurs vierges en elle,

Depuis que votre culte intronisait nos rois,  
Depuis que notre sang teignait votre pennon  
Jusqu'au jour où quel Dogme à travers tant d'effrois  
Ajoutait quel honneur encore à votre nom,

Vous qui, multipliant miracles et promesses,  
De la Sainte-Chandelle à la Salette et Lourdes,  
Daignez faire chez nous éclore des prouesses  
Même en ces temps d'horreur d'État louches et sourdes,

Mère, sauvez la France, intercédez pour nous,  
Donnez-nous la foi vive et surtout l'humble foi,  
Que l'âme de tous nos aïeux brûle en nous tous  
Pour la vie et la mort, au foyer, dans la loi,

Dans le lit conjugal, sur la couche dernière,  
Simple et forte et sincère et bellement naïve,  
Pour qu'en les chocs prévus, virils à sa manière,  
Qui fut la bonne quand elle dut être active,

---

Si Dieu nous veut vaincus, du moins nous le soyons  
En exemple, lavant hier par aujourd'hui  
Et faits, après l'horreur, l'honneur des nations,  
Et s'il nous veut vainqueurs nous le soyons pour lui. »





## XXXI

Immédiatement après le salut somptueux,  
Le luminaire éteint moins les seuls cierges liturgiques,  
Les psaumes pour les morts sont dits sur un mode mineur  
Par les clercs et le peuple saisi de mélancolie.

Un glas lent se répand des clochers de la cathédrale  
Répandu par tous les campaniles du diocèse,  
Et plâne et pleure sur les villes et sur la campagne  
Dans la nuit tôt venue en la saison arriérée.

---

Chacun s'en fut coucher reconduit par la voix dolente  
Et douce à l'infini de l'airain commémoratoire  
Qui va bercer le sommeil un peu triste des vivants  
Du souvenir des décédés de toutes les paroisses.

## XXXII

La cathédrale est majestueuse  
Que j'imagine en pleine campagne  
Sur quelque affluent de quelque Meuse  
Non loin de l'Océan qu'il regagne,

L'Océan pas vu que je devine  
Par l'air chargé de sels et d'arômes.  
La croix est d'or dans la nuit divine  
D'entre l'envol des tours et des dômes ;

Des angélus font aux campaniles  
Une couronne d'argent qui chante ;  
De blancs hibous, aux longs cris graciles,  
Tournent sans fin de sorte charmante ;

Des processions jeunes et claires  
Vont et viennent de porches sans nombre,  
Soie et perles de vivants rosaires,  
Rogations pour de chers fruits d'ombre.

Ce n'est pas un rêve ni la vie,  
C'est ma belle et ma chaste pensée,  
Si vous voulez, ma philosophie,  
Ma mort choisie ainsi déguisée.

### XXXIII

Voix de Gabriel  
Chez l'humble Marie,  
Cloches de Noël,  
Dans la nuit fleurie,  
Siècles, célébrez  
Mes sens délivrés !

Martyrs, troupe blanche,  
Et les confesseurs,  
Fruits d'or de la branche,  
Vous, frères et sœurs,  
Vierges dans la gloire,  
Chantez ma victoire !

Les Saints ignorés,  
Vertus qu'on méprise,  
Qui nous sauverez  
Par votre entremise,  
Priez que la foi  
Demeure humble en moi.

Pécheurs, par le monde,  
Qui vous repentez,  
Dans l'ardeur profonde,  
D'être rachetés,  
Or, je vous contemple,  
Donnez-moi l'exemple.

Nature, animaux,  
Eaux, plantes et pierres,  
Vos simples travaux  
Sont d'humbles prières,  
Vous obéissez :

Pour Dieu c'est assez.

---

# TABLE

---

I. L'incroyable. . . . .	1
II. La vie est bien sévère. . . . .	3
<u>III. Après la chose faite. . . . .</u>	<u>6</u>
<u>IV. De plus, cette ignorance. . . . .</u>	<u>9</u>
<u>V. L'adultère. . . . .</u>	<u>11</u>
<u>VI. Puis, déjà très anciens. . . . .</u>	<u>13</u>
<u>VII. Maintenant, au gouffre du bonheur. . . . .</u>	<u>15</u>
<u>VIII. L'homme pauvre de cœur. . . . .</u>	<u>17</u>
<u>IX. Bon pauvre. . . . .</u>	<u>20</u>
<u>X. Le « sort » fantasque. . . . .</u>	<u>25</u>
<u>XI. Prêtres de Jésus-Christ. . . . .</u>	<u>28</u>
<u>XII. Guerrière, militaire. . . . .</u>	<u>33</u>
<u>XIII. Un projet de mon âge mûr. . . . .</u>	<u>37</u>
<u>XIV. Sois de bronze et de marbre. . . . .</u>	<u>43</u>
<u>XV. Mon ami, ma plus belle amitié. . . . .</u>	<u>45</u>
<u>XVI. Seigneur, vous m'avez laissé vivre. . . . .</u>	<u>52</u>
<u>XVII. Rompons! . . . . .</u>	<u>58</u>
<u>XVIII. J'ai dit à l'esprit vain. . . . .</u>	<u>61</u>



XIX. La neige à travers la brume. . . . .	67
XX. I. Je voudrais, si ma vie. . . . .	69
II. L'indulgence. . . . .	71
III. L'amitié. . . . .	73
XXI. O! j'ai froid . . . . .	75
XXII. Un scrupule. . . . .	78
XXIII. Après le départ des cloches. . . . .	83
XXIV. L'ennui de vivre avec les gens. . . . .	85
XXV. Vous m'avez demandé. . . . .	90
XXVI. Ces vers durent être faits. . . . .	93
XXVII. Or, tu n'es pas vaincu. . . . .	96
XXVIII. Les plus belles voix. . . . .	97
XXIX. L'autel bas. . . . .	101
XXX. L'amour de la patrie. . . . .	103
XXXI. Immédiatement après le salut. . . . .	113
XXXII. La cathédrale est majestueuse. . . . .	115
XXXIII. Voix de Gabriel. . . . .	117



Librairie LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel, Paris

---

*Envoi franco contre timbres-poste ou mandat.*

**Arthur RIMBAUD**

Poésies complètes avec préface de P. Verlaine et portraits. . .	3 50
Les Illuminations. — La Saison en Enfer. . . . .	3 50

**Jules LAFORGUE**

Poésies complètes. . . . .	6 »
Moralités légendaires. . . . .	6 »

**Tristan CORBIÈRE**

Les Amours jaunes . . . . .	3 50
-----------------------------	------

**Jean MORÉAS**

Les Syrtes. . . . .	3 50
Les Cantilènes. . . . .	3 50
Le Pèlerin passionné. . . . .	3 50
Autant en emporte le vent. . . . .	3 »

**Henri de RÉGNIER**

Épisodes, sites et sonnets. . . . .	3 50
-------------------------------------	------

**Francis VIELÉ-GRIFFIN**

Les Cygnes. . . . .	3 50
La chevauchée d'Yeldis. . . . .	3 50

**Stuart MERRILL**

Les fastes. . . . .	3 »
Petits poèmes d'automne. . . . .	3 »

**Gustave KAHN**

La Pluie et le beau temps. . . . .	3 50
------------------------------------	------

**Adolphe RETTÉ**

Cloches en la nuit. . . . .	3 50
Une belle dame passe. . . . .	3 50
Trois dialogues nocturnes (prose). . . . .	2 »

**Edmond PILON**

Poèmes de mes soirs. . . . .	3 50
------------------------------	------





